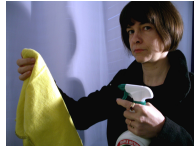


Nettoyer une phrase de Marguerite Duras



1 - Nous sommes en avril 2012, les feuillages persistants se relèvent d'un pénible hiver à contretemps, notre république reprend son souffle pour changer de président, et les bibliothèques demeurent nos lieux magiques, lieux pascalien de l'humanité apaisée et du savoir classé. Pascal préconisait que nous restions assis à la maison, dans un fauteuil proche de la fenêtre, un gros volume ouvert sur les genoux ; mais il n'aurait pas vu d'inconvénient, j'en suis sûre, à ce que nous sortions une fois par semaine pour nous réapprovisionner à la bibliothèque.

2 - En avril 2007, il y a cinq ans presque jour pour jour, tandis que j'arrivais à Lyon et emménageais dans le sud-est de la ville, ouvrait dans le même quartier, une médiathèque nommée *Marguerite Duras*. Le quartier où nous vivons, la médiathèque *Marguerite Duras* et moi depuis cinq ans, est un quartier en cours de requalification, ancien quartier d'ateliers et de petites entreprises, nouveau quartier d'habitation. J'habite dans un ancien bâtiment de bureaux transformé en habitation ; la médiathèque est un bâtiment neuf et lumineux, construit après démolition d'une barre.

3 - *Marguerite Duras*, nom simple, lyrique, souhaitable, me disais-je, un nom qui choisit de conserver le livre et la littérature en tête de proue même si on aura à l'intérieur du bâtiment du son, de l'image et des ordinateurs. Je repensais par contraste aux noms de rues et lieux culturels donnant l'impression que nous nous cognons à chaque pas à un plafond trop bas, ou qu'au contraire on nous appuie dessus pour tenter de nous noyer dans un liquide quelconque.

4 - Les médiathèques sont de l'ordre du clinamen : au départ, avant le début du monde, tous les atomes tombent dans le même sens, parallèlement ; mais, à un moment donné, expliquait Epicure, un atome se met à dévier de sa trajectoire, percute ses semblables, s'accroche à quelques uns, en agglutine d'autres au passage, et si tout va bien, il crée un monde. Un monde apparaît, là où on n'avait jusqu'alors qu'une pluie monotone de particules.

5 - Au départ, tous les atomes de l'économie mondialisée tombent dans le même sens, et la population mondiale est unanime : la séduction maximale va aux centres commerciaux, au shopping. L'architecte Rem Koolhaas explique l'épanouissement dans le monde entier des malls, les vastes centres commerciaux, par les innovations techniques : escalator, air conditionné, lumière artificielle. Tous les malls tombent dans le même sens, dans le monde entier, les gens en raffolent. Or, à un moment donné, il y a vingt ans : clinamen, le fameux *clinamen de 1992*. En 1992, le prestige souhaité par nos autorités se mit à coïncider avec le savoir et sa démocratisation encore mieux qu'avec les centres commerciaux. Les pouvoirs publics eurent subitement envie de ranger les livres, les films, la musique, dans de vastes bâtiments ouverts sur la ville, éclairés non par des ampoules mais par la lumière du jour, bâtiments dont on ressent l'ampleur en 3D traversée de passerelles et d'ascenseurs. En comparaison, ce n'est pas pour critiquer, mais autant dire que les centres commerciaux perdirent de leur attractivité, et devinrent désagréables et datés avec leur pauvre lumière électrique, avec leur vacarme, leurs produits, leurs marques.

6 - Ainsi est notre médiathèque *Marguerite Duras* du 8^{ème} arrondissement de Lyon : née en 2007 des suites du *clinamen 1992* toujours vivace quinze ans plus tard. Spacieuse, ouverte sur l'extérieur, précise à l'intérieur, vitrée de bas en haut. A gauche de la porte d'entrée, en façade, dans l'immense vitrine de verre, on peut lire une phrase de Marguerite Duras :
« *Ecrire, c'était la seule chose qui peuplait ma vie et qui l'enchantait. Je l'ai fait. L'écriture ne m'a jamais quittée.* »

7 - J'aime la présence dans le quartier de cette phrase écrite sur une seule ligne de dix mètres de long, en lettres blanches très visibles de la rue, sur

fond de bois blond. Lorsque j'ai emménagé dans le quartier, j'aimais la voir ainsi, lisible depuis le tramway. Ne connaissant pas la ville, j'aimais que notre quartier en rénovation porte cette devise inattendue, comme une indication de direction à suivre. Et j'aime cette phrase pour elle-même, ces trois phrases qui n'en forment qu'une et résument une vie où ce qui tient du rêve, de l'enchantement, a tout simplement été réalisé.

« *Ecrire, c'était la seule chose qui peuplait ma vie et qui l'enchantait. Je l'ai fait. L'écriture ne m'a jamais quittée.* »

C'est le résumé d'un monde où les conseillers d'orientation ont un emploi du temps réduit. Pas de longs tests de QI, pas d'étude de marché. Une question unique posée aux collégiens : « Qu'est-ce qui enchante votre vie ? » Une réponse unique à leur réponse : « Ok, eh bien alors faites-le. »

8 - Je me souviens des premières phrases de Marguerite Duras que j'ai lues. J'avais quinze ans, c'était un samedi en fin de matinée ; je rentrais du lycée. *L'Amant* venait d'obtenir le prix Goncourt. Marguerite Duras y parlait de son visage, dévasté, vieilli prématurément. Elle parlait aussi, dans une interview peut-être, des paroles déterminantes de Queneau, lorsqu'il lui avait conseillé de toujours écrire, de ne plus rien faire d'autre que ça, le reste de sa vie, de ne se laisser intimider par rien. J'étais en classe de seconde. *L'Amant* était arrivé dans le salon de mes parents par abonnement : le livre du mois était le prix Goncourt, *l'Amant* de Marguerite Duras. Et c'est ainsi par le truchement imprévisible du prix Goncourt et de l'abonnement France Loisir que, confrontée à cette étrangeté d'être au monde et au magnétisme du livre, j'ai ressenti une intense secousse esthétique, un enchantement.

9 - Dès lors, en quête du même enchantement, j'ai lu tous les autres livres de Marguerite Duras, les livres écrits avant celui-ci, entre le moment où elle avait décidé de consacrer sa vie à l'écriture et le moment où elle avait rédigé *l'Amant* d'une seule coulée, très vite. Tous ses opus étaient au CDI de mon collègue ; je les ai dévorés, réservant quand même la palme du magnétisme à *l'Amant*. Marguerite Duras l'expliquait en 1984, plusieurs années d'écriture lui avaient été utiles pour mettre au point le style à l'œuvre dans *l'Amant* : à force d'écrire, à force de travail dans les années passées, elle avait atteint un stade où l'écriture, rapide, fluide, ne lui

demandait plus d'efforts et coulait d'elle avec facilité, si bien que *l'Amant* avait été écrit en trois petits mois. A force d'écrire, Marguerite Duras avait transformé son existence, sa parole, sa personne : tout était devenu écriture. Dans les années qui suivirent, cette parole très particulière émanait d'elle et transformait les choses du monde ; le monde passait à travers elle, à travers sa machine, et ressortait à chaque fois enchanté.

10 - Et cet enchantement est devenu notre devise de quartier. Ainsi sommes-nous dans le sud-est lyonnais, dit la devise, il y a cette sorte d'exemplarité qui nous caractérise : nous voulons que soient mis à disposition de tous les meilleurs livres, films, disques. Nous localisons ce qui enchante notre vie, et nous le réalisons. Quand nos kids shootent dans leur ballon de foot sur la placette devant la médiathèque, ils ont toujours à l'horizon de leur champ de vision la phrase de Marguerite Duras, et leurs passes, leurs buts, sont imprégnés de cette vérité.

11 - Simplement une chose me tracassait depuis quelques mois. En l'espace des cinq ans écoulés depuis l'ouverture de la médiathèque, la poussière a pénétré dans la vitrine à gauche de la porte d'entrée : la phrase s'est ternie. Des toiles d'araignées pendent ici et là de notre devise. Je m'inquiétais qu'en cinq ans, la phrase de Marguerite Duras se soit altérée, laissant à craindre que dans dix ans, certaines lettres de notre devise pendront tête en bas, que dans vingt ans des gravats envahiront la vitrine, que nos rêves et nos idées seront bafoués. Etrange d'ailleurs, me disais-je, que la phrase de Marguerite Duras s'abîme quand le reste du bâtiment reste impeccable. L'imprévoyance que cela suppose m'inquiétait et me rappelait vaguement une bureaucratie années 70 quelque chose de sourd et inattentif. La même incompréhension qu'on ressent quand les horloges des bâtiments institutionnels, les horloges des stations de tramway, s'arrêtent et sont abandonnées à un horaire faux parce que semble-t-il on n'a pas prévu de budget pour les piles ; une légèreté dans l'organisation du collectif qui, déjà en soi, nous rend nerveux, et nous inquiète d'autant plus un an après Fukushima, et nous évoque les réacteurs, les milliers de vannes et robinetteries, les centaines de milliers de petits joints, enfin bref.



12 - Pour toutes ces raisons, j'ai acheté une peau de chamois et un cif javelisé. Et, comme on me proposait d'écrire un texte sur une médiathèque, j'ai bien sûr choisi la médiathèque *Marguerite Duras*, et profité de l'occasion pour tenter de me faufiler jusqu'à la phrase. J'ai acheté cette peau de chamois et ce cif et le 10 janvier, je me suis présentée à la médiathèque et j'ai proposé à la direction mes services de ménagère en vue de nettoyer la phrase de Marguerite Duras. Une ménagère peut-être pas excellente, mais que j'espérais suffisamment compétente pour une tâche limitée, pour un nettoyage de phrase.

13 - Le 10 janvier 2012, j'ai compris que j'aurais du mal à me faufiler. Depuis une passerelle traversant et surplombant le bâtiment, Anne-Marie Rouge, la responsable de la médiathèque, m'a montré le problème : la vitrine dans laquelle est enfermée la phrase de Marguerite Duras est inaccessible ; les vitres intérieures de la double-peau, qui s'ouvrent partout ailleurs, sont à cet endroit-là inamovibles. L'architecte n'a pas prévu d'ouverture vers cette vitrine comme il l'a fait pour les autres, m'a-t-elle expliqué. Un oubli, semble-t-il, ou une mesure d'économie. Lorsqu'à lieu une fois par an à la rentrée le nettoyage général des vitres de la médiathèques, bien qu'Anne-Marie Rouge tienne à la beauté et à la conservation de son bâtiment, à ses collections à la fois larges et pointues, à ses animations bien pensées, bien qu'elle tienne à son public à l'heure, et aussi à son public en retard, bien qu'elle tienne à tout, elle ne peut faire nettoyer cet espace.

14 - Cependant, ce même 10 janvier, tandis qu'Anne-Marie Rouge et moi, accoudées à la rambarde de la passerelle, nous surplombions la bibliothèque et regardions la vitrine inaccessible, elle m'a indiqué la faille : le chemin qu'il serait malgré tout possible d'emprunter pour se rendre jusqu'à la phrase de Marguerite Duras. La vitrine n'est pas hermétiquement close : si on ne peut y pénétrer directement, on peut en revanche passer par la vitrine à droite de la porte d'entrée, puis poser une échelle, grimper

au-dessus de la porte d'entrée de la médiathèque, hisser l'échelle et la faire passer de l'autre côté en marchant sur l'étroit plan horizontal au-dessus de la porte, puis redescendre dans la vitrine de gauche.

15 - « Il faudrait passer par là, si vous vouliez nettoyer, me disait Anne-Marie Rouge. Mais bien sûr, pour des raisons évidentes de sécurité, on ne vous laissera pas faire. Il faudrait mettre une échelle, qui risquerait de glisser, je vous la tiendrais, vous monteriez, vous pourriez d'ailleurs en profiter pour nettoyer le dessus de la porte qui est fort sale, me disait-elle plaisamment. - Pas de problème, lui ai-je dit, je nettoierai aussi le dessus de la porte de la médiathèque. Vous imaginez comme ce serait bien, lui disais-je, on pourrait filmer depuis l'extérieur ce parcours vertical et horizontal dans la vitrine de la bibliothèque, ce serait vraiment beau. - Ce serait vraiment très beau, a-t-elle dit. Le seul problème, c'est que je ne pense pas qu'on vous laisse faire. »

16 -



Il y a un problème, en effet, échelles :



avec les

17 - Bilan : j'avais un cif, une peau de chamois, une échelle, des jambes pour grimper, des bras pour frotter, et une conservatrice diplômée disposée à me tenir l'échelle.

Simplement les assurances préfèrent en général que je ne monte pas sur une échelle pour ensuite aller tomber et en cas de pépin faire supporter aux autres les conséquences de mon imprudence. Les assurances ont ce pouvoir de s'entreposer entre nous-mêmes et nos gestes. Couvrant les risques, elles exigent qu'il n'y en ait aucun, qu'on s'engage à ne monter sur aucune chaise pour changer l'ampoule, sur aucune échelle, surtout pas un cif dans la main. Les assurances placent notre argent, médiatisent nos

gestes et les éteignent. Mobilité de l'argent, extinction des gestes. Et qu'importe la beauté et la subtilité des rêves de nos kids.

18 - Ne baissant pas les bras, tant l'acte me paraissait simple à réaliser, et parce que je ne comprenais pas exactement qui s'y opposerait ni comment, j'ai rédigé une demande d'autorisation de nettoyage de phrase. Mais en même temps, dans les soubassements de mon cerveau se mettaient en place, je dois l'avouer, mes réflexes mentaux paranoïaques de collectionneuse.

Je collectionne en effet les amputations de liberté au nom de gains plus qu'hypothétiques, ce qui nous sépare de notre réel, ce qui tend à nous affaiblir, à nous rendre piètres et sans envergure, incapables d'accomplir les actes les plus simples, d'avancer la main et de toucher les objets. Je collectionne les tuyaux, les autoroutes, où les événements circulent selon un sens préétabli, de telle sorte que nous perdons prise, les injonctions contreproductives, les arguments sécuritaires nous mettant en danger, lois anti-terroristes, campagnes de vaccinations meurtrières, abattages de montagnes de bêtes.

**Fumer
tue**

Enfant, lisant des livres de science-fiction, je me demandais comment les gens du futur en étaient arrivés là, comment ils avaient été conduits à admettre des situations inadmissibles. Les transformations s'étaient-elles passées par degrés continus et imperceptibles ? Ou les choses avaient-elles été bouleversées à la faveur d'un accident, dans le tumulte d'une catastrophe ?

Oui, je sais, j'y allais fort, je réagissais comme quelqu'un qui a vécu dans un pays en guerre et dont les mécanismes de méfiance, les stratégies de survie, sont profondément ancrés, comme quelqu'un qui a de tout temps vécu dans une période de crise.

19 - Un lundi de février, j'ai montré la phrase de Marguerite Duras à Aurélie Pétreil. J'ai pris mon vélo, mon cif et ma peau de chamois, j'avais une petite grippe, mais je ne voulais pas rater le rendez-vous. Aurélie a photographié la phrase et mes accessoires de ménage ; des garçons assis sur un banc

nous ont dit que si nous avons besoin de beaux gars sur les photos, ils étaient là. L'idée du nettoyage de phrase plaisait à Aurélie, et aussi qu'on puisse le filmer à travers la vitre : « A 200% », a-t-elle dit. Plusieurs personnes de mon entourage s'étaient d'ailleurs proposées les jours précédents pour venir m'aider à briquer les lettres blanches au cas où cela deviendrait possible. Puis Aurélie et moi, avons pris le temps de faire connaissance ; devant la médiathèque fermée ce jour-là, nous avons dressé la liste de nos relations communes ; j'ai appris à Aurélie la mort d'une jeune femme qu'elle avait connue ; Aurélie a reçu un choc à l'annonce de cette nouvelle, et moi-même j'ai vacillé à cause de mon virus et de la mort présente entre nous. Nous nous sommes assises sur le trottoir et nous avons continué de parler un moment sous la phrase de Marguerite Duras.

20 -



Ce n'est pas possible, me disais-je, dans les semaines qui ont suivi.

21 - Et puis l'horizon de cette petite action s'est dégagé. Anne-Marie Rouge m'a annoncé qu'elle avait trouvé une solution pour que nous puissions régler le problème correctement et nettoyer enfin cette vitrine à l'abandon depuis trop longtemps. Le *clinamen des médiathèques* avait opéré et des échelles ont été fixées sur les côtés de la porte d'entrée. J'ai pu grimper sur une échelle. J'ai pu grimper sur l'autre échelle. Je suis montée à droite de la porte. J'ai marché au-dessus de la porte, j'en ai profité pour arranger un peu ce dessus de porte qui laissait à désirer. Je suis redescendue à gauche. Et j'ai nettoyé la phrase de Marguerite Duras.

22 - Et à présent que, grâce à ce texte, une impossibilité a pu être réduite, j'aimerais beaucoup poursuivre dans cette voie et écrire d'autres textes afin de contrer de nombreux interdits. J'aimerais écrire des textes afin que

nous puissions entrer à cheval, rester en compagnie de nos amis à quatre pattes, afin que nous refassions le monde comme Sartre une clope au bec, afin que nous fassions cours comme Gilles Deleuze dans un nuage de fumée où on distingue à peine les étudiants, afin que nous puissions plonger là où l'eau est peu profonde ou alors trop profonde, afin que nous portions des gants mais pas de chaussures, afin que nous puissions courir très près du bord, passer en dessous d'une charge, boire enceinte, parler fort dans nos mobile, dévaler la pente en luge, sonner le clairon, pénétrer dans ces lieux avec nos stimulateurs cardiaques, survoler les continents avec nos poitrines siliconées, stationner les motos, passer par cette petite porte au volant de notre Fenwick, afin que nous puissions simplement entreposer ici nos skis, bâtons et chaussures de ski, puis entrer à pieds, avancer la main et toucher les objets.



Emmanuelle Pireyre,

Paru dans le livre *Tours et détours en Bibliothèque*, Presses de l'ENSSIB 2012